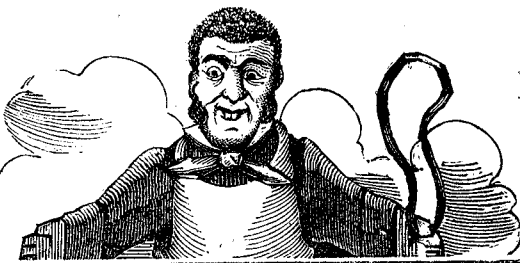


LE CARILLON DE ST-GEORGES

POLITIQUE
RÉPUBLICAIN

SATIRIQUE
HEBDOMADAIRE



RÉDACTION ET ADMINISTRATION :
3, Rue de la Pyramide, 3, Lyon-Vaise

VENTE EN GROS : rue de Jussieu, 1

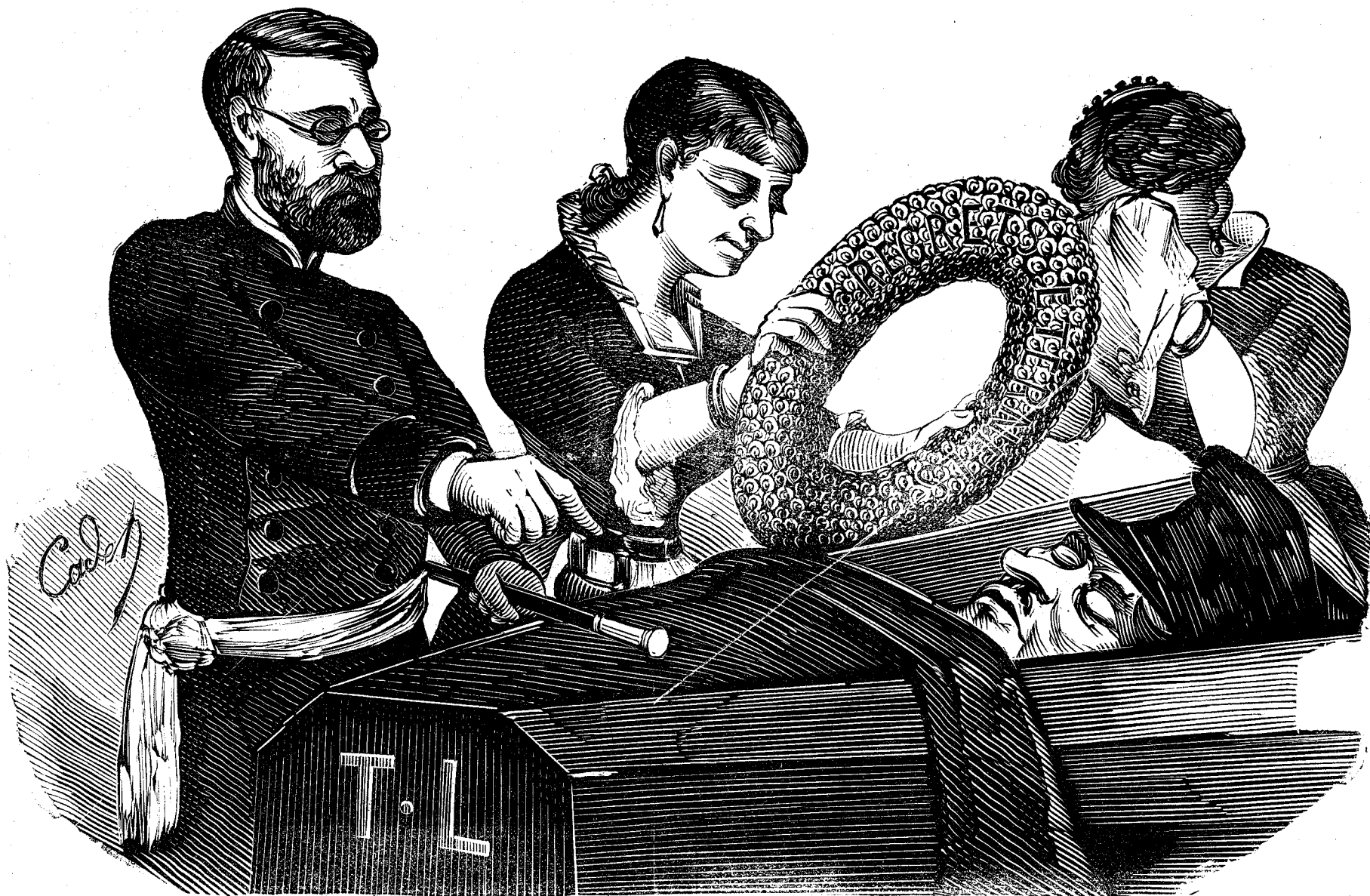
AU DÉTAIL : chez tous les Libraires
et Marchands de journaux.

ABONNEMENTS :

LYON : un an, 8 fr. — Six mois, 5 fr.

RÉCLAMES la ligne 1
ANNONCES. 0 50
Les Manuscrits non insérés ne seront pas rendus.

Les Annonces sont reçues à Lyon : Imp. Beau jeune, rue de la Pyramide, 3, Vaise. — A Paris : Agence Ewig, rue d'Amboise,



Enterrement de première classe

SOMMAIRE

Carillon, par Jean GUIGNOL. — RAOUT D'AUTOMNE
(Sonnet dédié à une artiste des Célestins). —
Enterrement de première classe. —
Revue de la semaine. — Le Scrutin du
4 Décembre. — Rapprochement édifiant. —
Pieds dans le Plat. — Le « Coup de la
Dépêche. » — Labre et Marie. — HISTOIRES
VRAIES: Le Comble de la Myopie. — Feuilleton:
LA MORT DE DELESCLUZE, par Fr. Jourde.

CARILLON

Allons! ça marche, z'enfants! Je sis
tout plein guilleret z'aujourd'hui, et j'ai
l'estôme bein ravigoté d'arqepincer
comment les frangins de la Guille ont
manœuvré avè leurs bulletins dimanche
dernier.

A la bonne heure! je commence à me
fourrer dans la courge que tout ça qu'on
declabaudait contre les gones de ce quar-
quier, ça n'était que de mauvaises lan-
gues que charchiont à debiner le Jardin
de la France, à seule fin d'y faire leurs

farettes à leur fantesie, et surtout pour
ramyer de grelins-grelins dans leurs
profondes; de drôles de cetoyens que
deblatéraient toutes sortes de blagues et
de gognandises impolitiques, et que ma-
churaient de papelards à un sou pour
faire tourner en bourrique les ovriers
que se seraient laissé emboimer par leurs
vartigoleries aratoires sus la question
sorciabie.

Ah! oui, parlons-en voir un peu de ces
mamis que nous passent la main sus le
dos pour mieux nous emmieller les chas-
sis, de magnière qu'on ne vitre pas clair
dans leur jeu, pace qu'y voudriont nous
fourrer en plein dans la petauge et nous
faire débarouler dans la borbasse de
l'ignorance et de la servitude jusqu'au
cotivet.

Attention à c'tte manœuvre, les gones!
tenons tâti et ne mettons pas les arpions
dans leur pège! Faut pas se laisser de-
lavorer par les loups. N'en v'là de drôles
de pistolets que nous fichent de la poudre
dans les z'œils, que viennent nous mon-
ter le coup et que nous prennent censé-
ment pour de z'oiseaux de Crémieux et pis

y veulent tirer toute la couverture de leur
côté.

C'est vrai qu'y z'en ont bein de besoin
pour cacher toute les saloperies qu'y
fabriquent dans leur cambuse. Avè leurs
casquettes à trois ponts et leurs roufla-
quettes que reluisent, si tellement y z'y
mettent de pommade à la moëlle de
vache que leur z'aboulent les poutrônes
avè qui y font de risettes, ces pillandrins,
y voudriont passer pour être sages comme
de petits St-Jean en plâtre. Et c'est de
particuyers de c'tte trempe que nous
aurions comme chefs de file, que vou-
driont se mettre à la tête des honnêtes
travayeurs, eusses que se fichent de la
morale comme un chavasson d'une
pomme?

Ah! bein sûr que non; et nos frangins
de la Guille ne se mettront jamais à la
remorque de ces propres-à-rien, que
salissent la démocratie et que feriont
passer pour de sansouilles les bons re-
publicains.

Arrière, fumistes! Nous ne voulons
pas mettre la main dans la vôtre. Si nos
pattes sont noires et calleuses, c'est que

nous travaions pour gagner honnêtement
le pain que nous mangeons; si elles ne
sont pas blanches, nous n'avons pas
besoin de les fourrer dans des gants,
nous ons les mains propes quand même,
et nous n'avons pas à rougir quand nous
les tendons à un ami. Au lieu que les
vôtres, pouah! Quel parfum de lupanar
y se degage de dessous vos ongles
pointus, qu'on dirait plutôt de griffes de
chat!...

Ah! y fallait entendre Gnafron comme
y leur z'y devidait leurs quate verités, à
ces charipes, que font de collagues avè
les cafards, et que danseriont une sara-
bande de satisfasson autour du cadabre
de la République, qu'y sarchent par tous
les moyens possibles à estranguouiller.

Pour nous, les frangins, nous avons
sarché la conciliation et y z'ont voulu la
guerre. Nous voulons que toutes les mains
se serrent dans une étreinte fraternelle,
et qu'à l'unisson tous les cœurs patriotes
battent pour la libarté et la gloire de la
patrie! Eh bein, qu'ont-y fait? Y z'ont
sauté à pieds joints dans le gaillot de la
calomnie, pour faire jicler leurs ordures

sus les copains que leur tendaient la main.

Y z'auraient voulu, ces galavards, que les gones se tapent sus le coquelichon à bras raccourcis. Y voulaient maîtrillonner de partout, et gn'avait de place que pour eusses dans les réunions, oùsque l'égalité devrait exister pour tous les cetoysens.

Mais y z'ont beau remuer leur barbare pour nous degoiser de dissequours aussi creux qu'une cloche à melon, nos frangins vont leur z'y montrer qu'y ne prennent pas les vessies pour de lanternes. Y ne se laisseront pas entortiller par des brocanteurs de jorials et de finassiers bonapartisses, que ne reluquent dans tout ça qu'à agripper de sacs d'écus, pour pouvoir bien licher et se faire de bosses avè leurs pouffiasse, pendant que les pauvres ovriers chinent du matin z'au soir les sept jours durant de la semaine pour avoir quèque chose à se mette sous la dent, et pour empêcher à leurs miches de quincer en pleurant qu'y z'ont faim.

C'est-y pas malheureux tout de même, de voir de bons republicains que se sont battus et qu'ont souffert dans les galères ou en Calédonie pour sauver la République des griffes de la réaction, c'est-y pas malheureux, que je vous dis encore une fois, de voir ces braves cœurs tomber dans le filochon de ces mangeurs de peuple, et combattre dans leurs rangs contre de cetoysens dévoués, que sont du quarquier, contre de z'ovriers intelligents et qu'on ne peut pas mieux choisir pour nous arreprésenter, pacequ'y connaissent nos besoins et les réformes que nous sont nécessaires ?

Oui, les gones, croyez-en votre vieux Guignol; vous savez bein que vote vieux triqueur n'a jamais rechigné quand y n'a fallu taper sus les charipes que voudriont petafiner notre canante République; vous savez bein que je reste toujours sus la bêche avè ma trique, prêt à caresser l'échine des parpaillots que déshonorent la sorciété et à cogner dur sus la carcasse de ces farceurs que veulent abuser de notre bonne foi. Ayez pas peur! vous me verrez toujours en avant, tapant sus le masque de tous ces aventuriers déguisés en brav'hommes...

Aussi, faut serrer les rangs, les amis, et ne pas nous laisser mener, comme de rosses à Charabaras, par ces maquignons de la porlitique. Nous sommes assez grands pour nous conduire tout seuls; soyons donc libres et montrons leur que, quand même nous sons de z'ovriers, nous sons de z'hommes, nom de nom!

Rappelez-vous que devant l'urne y gn'a pus de comités! Y s'agit de choisir un dépoté, republicain, honnête, que soye sincère dans l'accomplissement de son mandat, y faut qu'y soye Lyonnais, nom d'un rat! Dirait-on pas que nous sons tous de bugnes, et qu'on ne peut pas trouver dans le Jardin de la France un cetoysen capable de l'arreprésenter comme y faut?

Reflechissez bien, z'enfants! la France enquièrre vous arregarde; ne faites pas de bêtises, à seule fin qu'on ne vous prenne pas pour de malachons et de panosses.

Vous avez un candidat digne en tous points d'être votre élu. Vous voterez tous pour le cetoysen LAGRANGE, qu'est z'un enfant de la grande famille des travayeurs, et que n'obliera pas, lorsqu'y

sera z'à la Chambre de depotés, qu'ovrier lui-même, il arreprésente les ovriers.

Soyons unis et marchons toujours en avant pour le porgrès et la libarté, au cri de :

Vive la Republique democratique et sorciable!

JEAN GUIGNOL.

RAOUT D'AUTOMNE

(A une artiste des Célestins.)

Si le charme était mort en France, — j'imagine
Qu'en vous voyant, chère àne, on pourrait l'oublier,
Car du coin du sourire au pompon du soulier,
Il chante autour de vous comme une mandoline.

Que vous étiez jolie en surah blanc de Chine,
Relevé d'une écharpe en satin caroubier,
Gants « rechampis » du même, et pied que l'on devine,
« Sauté » d'un talon rouge ou d'un jupon panier.

Que vous étiez jolie.... et fine!.... et bien marquise!...
On eût dit à vous voir — rose — sur l'ombre grise
D'un pastel de Latour qui rit au demi-jour.

On peut rêver de vous comme on rêve fauvette.
Mais vous êtes si franche et puis.... si peu coquette
Qu'on vous aime bien trop pour vous aimer d'amour.

X. Y. Z.

Lyon, 5 décembre 1881.

Enterrement de première classe

On fera, plus tard, un vaudeville, sur ce lugubre imbroglio.

M. Lagrange, inspecteur des Pompes funèbres, avait été invité par les gens du RÉVEIL et de la presse réactionnaire à venir procéder à la levée du corps d'un très grand personnage qui gênait singulièrement leurs petites industries.

Ce très grand personnage, connu sous le nom de Comité Central, n'avait pas encore exhalé son dernier soupir.

Mais les gens du RÉVEIL et de la presse réactionnaire étaient certains qu'il ne passerait pas la journée du 4 Décembre, et afin de se débarrasser au plus vite du cadavre et ajouter un grain d'ironie à leur joie mal dissimulée, ils avaient adressé de pressants appels à M. Lagrange pour qu'il ne se dérobât pas à l'honneur d'inhumer le défunt, son ami....

Or, quoique prévenu très tard, M. Lagrange est arrivé dimanche dernier, 4 Décembre, à l'heure dite.

Et, au lieu d'un cadavre, il en a trouvé.... un autre.

Le Comité Central, son ami, se portait à merveille, bien que des accès de bourgeoisisme eussent fort compromis sa santé, le 4 et le 18 septembre derniers.

Le défunt, c'était, — reconnaissable au symbolique prolongement de son nez, — M. Tony Loup, administrateur du RÉVEIL, qui s'était trop hâté de commander les funérailles de celui dont il convoitait la succession...

Notre dessin représente la constatation du décès de M. Tony Loup, par M. Lagrange, en costume de ses fonctions.

Derrière le cercueil, des filles de brasserie, fidèles à la mémoire du fondateur-directeur-propriétaire-administrateur du BAVARD, apportent le tribut de leurs larmes et une couronne de fleurs.... utiles aux vicissitudes du sentiment. Ces excellentes prêtresses de la tisane n'ont rien imaginé de meilleur pour exprimer leur reconnaissance!

N'était le cadre trop étroit de notre dessin, nos lecteurs auraient pu y voir, d'un côté, M. Portalis, le bonapartiste bailleur de fonds du RÉVEIL, supputant, avec désespoir, le

chiffre de la faillite prochaine du dernier de ses journaux lyonnais, et, de l'autre, M. Alphonse Humbert en train d'endosser, avec le concours des Letellier mystérieux, des Marc Guyaz, des Albert, des Fontan et des rédacteurs du NOUVELLISTE, de la DÉCENTRALISATION et de la COMÉDIE POLITIQUE, une superbe veste, taillée par les électeurs de la Guillotière sur les patrons de Vauchuse et de Paris.

Les funérailles solennelles de M. Tony Loup auront lieu le 18 Décembre courant.

Le convoi, M. Lagrange en tête, partira de la mairie de la Guillotière, vers les huit heures du soir environ.

Cinq mille électeurs, y compris les amis de M. Bonnoit, lui feront escorte.

Sur la tombe, on inscrira ces simples mots :

« Requiescat regnum fumistorum! »
Et l'on se séparera aux cris de : « Vive la Conciliation! Vive la République démocratique et sociale! »

C. . .

REVUE DE LA SEMAINE

VENDREDI. — Nous sommes en pleine fièvre électorale, et la lutte semble se passer ailleurs que sur son véritable terrain. C'est plutôt la guerre des Comités rivaux.

Après avoir cherché à ternir la réputation de probité du citoyen Jourde, après lui avoir jeté à la face l'épithète de renégat, le journal du Comité Humbert obtient comme premier succès le désistement de ce candidat.

On le remplace par le citoyen Lagrange, un honnête et sincère republicain, et du cri ce qui est mieux; eh bien, on ne lui montre pas les dents à celui-là, on cherche à le ridiculiser; c'est un moyen bien à la portée des hautes intelligences qui président à l'éclosion de cette feuille. Quand on est inspiré, comme elle, par des personnalités de la taille de Tony Loup, on peut bien traiter ses adversaires politiques de *Tapon Fougas*; aussi je comprends toute la haine de ce directeur, auquel ses entorses à la grammaire française ont fait une réputation dans la presse lyonnaise, contre le citoyen Lagrange qui fut typo et CORRECTEUR...

SAMEDI. — Ce qu'il y a de regrettable dans tout cela, c'est de voir les réactionnaires se frotter les mains en assistant aux discussions des diverses fractions de la démocratie et applaudissant aux attaques lancées contre un candidat républicain.

Aussi le petit moniteur de la place Belle-cour annonce, avec une satisfaction mal déguisée, le désistement du citoyen Jourde, puis s'exprime en ces termes :

« Cet abandon inattendu a plongé les officieux dans un désarroi aussi réjouissant qu'inénarrable. C'est à qui repêchera le Comité, un candidat et le gouvernement. »

Cet accord du Réveil et du Nouvelliste ne me paraît pas moins un étrange accouplement.

DIMANCHE. — Il est remarquable que les journaux prussiens persistent à affirmer que le Pape a réellement demandé s'il trouverait un asile éventuel à Fulda. C'est ce que fait observer la Patrie.

Un des organes de l'opposition en Prusse, accuse M. de Bismark d'avoir répandu ce bruit, en vue d'exercer une pression sur le parti catholique allemand, en lui faisant espérer un transfert provisoire du Saint-Siège en Allemagne.

S'il agit ainsi, m'est avis que le chancelier aux trois cheveux se fulda dans l'œil!

Ouf!... pour un jour férié on peut bien se desserrer d'un cran.

LUNDI. — Aujourd'hui le Réveil comme dans la grande Duchesse, est d'une joie, mais d'une joie!...

Embouchant la trompette de la victoire, son mystérieux rédacteur en chef, après avoir constaté la défaite du Comité Bonnoit, chante le triomphe — anticipé — deson candidat et la mort du Comité central.

Comptant sur les souliers d'un mort, on risque de marcher longtemps pieds nus, dit la sagesse des nations.

Aussi ce journal se sert-il des expressions les plus doucereuses pour obtenir le désistement du citoyen Lagrange qu'il appelait hier encore *Monsieur Lagrange*.

Le quasi-succès de dimanche le grise et lui tourne la cervelle à ce point qu'il prend les illuminations des bureaux du Progrès pour une conversion.

Selon son habitude, le Progrès, s'inclinant devant le succès obtenu par notre ami Alphonse Humbert, manifestait hier soir une grande joie à cause de cette bonne nouvelle.

Un sacrifice a été fait par l'administration : la façade du Progrès était illuminée avec profusion.

Nous ne pouvons que nous associer au public lyonnais qui, tout en s'étonnant de cette tardive conversion, rendait justice à la bonne foi du journal de la place de la Charité.

C'est raide!

MARDI. — Madame Rouvier, l'épouse de notre nouveau ministre du Commerce vient de faire l'acquisition d'une splendide villa aux environs de Nice, pour la bagatelle de cent mille francs.

Déjà!....

Il faut avouer que le métier de ministre est un métier où l'on apprend rapidement à faire des économies.

Avis aux parents qui songent à l'avenir de leurs enfants.

MERCREDI. — Dans la dernière séance de la Société de biographie, le chef du laboratoire de M. Paul Bert, à la Sorbonne, a communiqué d'intéressantes recherches sur la puissance de la mâchoire des crocodiles!... Il a calculé que cette force est de 700 kilogrammes.

Je serais curieux de savoir quelle doit être celle des mâchoires qui se chargent, dans les différents pays du monde civilisé, de dévorer la liste civile. Ce serait une bien plus intéressante étude et très certainement plus instructive pour les malheureux contribuables.

JEUDI. — Bidet et Miss Nouma, après avoir occupé le public lyonnais par leurs défis réciproques, viennent de terminer cette lutte à coup de réclame, par une fin de non-recevoir par ordre supérieur.

Il en est souvent de même des dompteurs de lions et des dompteurs de peuples.

On se montre les dents, on semble prêt à s'entre-dévorer. On fortifie les frontières; on garnit les citadelles de canons chargés jusqu'à la gueule, puis on laisse les lions, — pardon, — les soldats l'arme au pied, se regarder de part et d'autre, comme des chiens de faïence.

Une affaire pendante empêche aux deux peuples d'en venir aux mains.

Mais il n'arrive que trop souvent, que ce n'est qu'une partie remise. Ce qui est différé n'est pas perdu, et puis, ne fabrique-t-on pas toujours de la chair-à-canon?

CLAUQUE-POSSE.

LE SCRUTIN DU 4 DÉCEMBRE

Au début de la campagne électorale, non contre le Comité central bourgeois, autrement dit *Comité Chambard*, — qu'il savait n'avoir rien de commun avec la candidature de M. Jourde, puisque le comité qui n'avait conservé que le nom de central, patronnant la candidature de M. Fr. Jourde, était composé de groupes radicaux-socialistes dissidents des deux comités: le Central et l'Alliance, —

Feuilleton du Carillon de St-Georges

LA MORT DE DELESCLUZE

PAR

Francis JOURDE

Croyez-vous donc que tout le monde approuve tout ce qui se fait ici? Eh bien, il y a des membres qui sont restés et qui resteront jusqu'à la fin, et si nous ne triomphons pas, ils ne seront pas les derniers à se faire tuer, soit aux remparts, soit ailleurs. Nous sommes pour les moyens révolutionnaires, mais nous voulons observer la forme, respecter la loi et l'opinion publique.

(Discours de DELESCLUZE. Séance de la Commune du 22 avril.)

Depuis trois jours les soldats de la réaction étaient entrés dans Paris. La trahison avait vaincu la ville invincible. La Commune expirait dans une agonie pleine de grandeur donnant, pour les gloires de la défaite, le plus pur et le plus généreux de son sang.

Qui donc songeait à vaincre dans la semaine sanglante?

La Révolution voulait mourir héroïque et tomber ensevelie dans les plis de son drapeau.

L'avenir, encore une fois, allait être écrasé par le passé. Qu'importait aux champions du Progrès et de la Justice? La chute même ne serait-elle pas un enseignement, un exemple, un encouragement pour la génération du lendemain?

La Commune de Paris n'était-elle pas le glorieux soldat d'avant-garde, le d'Assas de la Révolution?

Frappée à mort, elle avait encore le temps de crier aux peuples asservis : « Prenez garde, frères, ce sont les ennemis! Je périr sous les coups du privilège, du clergé, de la magistrature inamovible, de l'armée permanente; je succombe sous les efforts puissants des ennemis de l'émancipation humaine. Que de luttes encore à soutenir, que de défaites à essuyer, peut-être! Mais, après tant de sacrifices, après les sanglantes répressions d'une réaction victorieuse affolée par son triomphe, quelle aurore se lèvera au jour du triomphe définitif! Ce jour, encore éloigné, vous en préparerez l'avènement en prenant pour guide la raison, la science et la solidarité. Vous vaincrez sûrement en réunissant vos efforts en un faisceau indestructible dans lequel vous grouperiez, forces irrésistibles, toutes les bonnes volontés, tous les courages, tout ce qui, en un mot, veut résolument, sincèrement le triomphe de la vérité sur l'erreur, de la science sur la foi, de la lumière sur les ténèbres, tous ceux qui veulent la liberté assurant à l'homme la plénitude de ses droits. »

L'heure des grands dévouements, des morts héroïques avait sonné.

Les soldats de l'humanité luttèrent encore, disputant pied à pied, un contre dix, le sol de la grande cité.

D'immenses lueurs éclairaient le champ de bataille. Les Tuileries brûlent! La Préfecture de police, la Cour des Comptes, le Conseil d'Etat, la Légion d'honneur incendiés étendent sur la ville vaincue un suaire de flammes et de fumée.

Partout le crépitement incessant de la fusillade mêlé ses sifflements au grondement formidable des canons.

Paris semble un immense bûcher dressé pour anéantir les apôtres et les défenseurs de l'idée révolutionnaire.

Tous sont là, réunis. En ce moment suprême, les divisions ont cessé. Un même cœur bat dans toutes ces poitrines, un seul sentiment anime ces vaincus : ils veulent rester dignes de la grande cause pour laquelle ils ont combattu.

Trente membres de la Commune sont assemblés à la mairie du XI^e arrondissement. Au milieu d'eux, Delescluze, donne l'admirable exemple de son indomptable énergie.

Quarante ans il a lutté pour la justice et la liberté; pendant quarante ans il a tout sacrifié à sa foi républicaine.

Entré en 1830 dans la mêlée révolutionnaire, il n'en sortira plus; sa mort même restera comme le symbole du dévouement aux principes pour lesquels il a toujours combattu et souffert.

La prison, l'exil, Cayenne se le disputèrent tour à tour. La monarchie de Juillet, la seconde République, le régime du 2 Décembre épuisèrent contre lui toutes leurs rigneurs. Delescluze restera l'inflexible soldat du devoir.

Aux dernières heures de la lutte géante que sa mort va couronner, son vaillant esprit jusque là hésitant s'est éclairé aux lumières de la science nouvelle. Il a

compris que la liberté politique doit avoir pour conséquence l'émancipation économique des travailleurs. Il entrevoit dans un lointain rayonnement la société future accomplissant sa mission de paix, de travail et de justice.

Delescluze donnera sa vie pour affirmer la grandeur des principes que la Commune représente.

Devant les conseils de guerre, un Gaveau accusera les chefs de la Révolution du 18 mars d'avoir déserté le combat. Ce furieux de réaction, mort plus tard dans une camisole de force, savait bien qu'il mentait.

Duval et Flourens n'étaient-ils pas morts glorieusement?

Franckel, tout à l'heure, va tomber blessé derrière une barricade.

Raoul Rigault, fusillé la veille, ne s'est-il pas livré aux soldats pour épargner la vie d'un innocent?

Varlin, cette rare intelligence, cette admirable figure du parti socialiste, après avoir cherché la mort en défendant les dernières barricades, sera lâchement assassiné par les « honnêtes gens » en délire.

Plus tard, au poteau de Satory, Ferré, Rossel, Philippe tomberont, au cri de « vive la Commune! » sous les balles du peloton d'exécution.

Hier, Dombrowski, de qui Versailles essaiera de flétrir la mémoire, a trouvé une fin digne de lui. A la tête des hommes qui l'ont si souvent entraînés par ce courage froid qui affrontait, dédaigneux, les plus grands périls, Dombrowski a reçu une balle en pleine poitrine.

Edouard Moreau, le sympathique membre du Comité central, périt victime de son courage et de son patriotisme.

Et combien d'autres.

Nous sommes au jeudi 25 mai, tout espoir de vaincre

M. Tony Loup, l'organisateur en chef des candidatures favorables à la caisse de son patron, M. Portalis, et à la sienne, avait écrit cette phrase prophétique à l'envers de ses espérances et que nous nous plaisions à lui *refourrer* sous le nez : « C'est le commencement de la fin : une fin piteuse, dans tous les cas. »

M. Tony Loup n'avait pas cru si bien dire.

« Dans tous les cas » pour nous signifiait : que M. Jourde soit ou non le candidat opposé à celui du RÉVEIL LYONNAIS, c'est le commencement de la fin : une fin piteuse..... Et les électeurs de la Guillotière, en mettant, dimanche, 4 Décembre, M. Alphonse Humbert en minorité de 275 voix contre MM. Lagrange et Bonnoit, nous ont prouvé que notre appréciation de la phrase de M. Tony Loup était parfaitement exacte.

Oui, le scrutin du 4 Décembre a été le commencement de la fin pour les sept ou huit farceurs qui, avec l'argent d'un bonapartiste, avaient compté faire du suffrage universel un instrument de leur fortune, en attendant de l'asservir aux entreprises ténébreuses.....

Oui, il a sonné le glas funèbre de leurs convoitises coupables, et par une raillerie du Destin, c'est un inspecteur des cimetières qui, semblable au spectre de Banco, s'est dressé devant eux pour ensevelir leurs criminelles entreprises.

Que n'avaient-ils point fait cependant pour s'épargner une pareille catastrophe?

Ils avaient, d'abord, calomnié et diffamé M. Jourde, et obtenu son désistement par une odieuse supercherie; puis, maîtres du terrain, ils avaient exhibé M. de Rochefort comme jadis, sous l'Empire, on exhibait un ministre pour imposer aux électeurs un valet de ce ministre; puis, ils avaient organisé des petites escouades de figurants, qui, dans les réunions, servaient tour à tour de *claqueurs* et d'*engueuleurs*. De programme politique, du mandat des candidats, il n'était pas question. On n'avait que faire de ces vètilles. Ce qu'il fallait, par dessus tout, c'était anéantir la vieille organisation démocratique lyonnaise au profit d'un petit clan d'individualités aux ambitions mesquines, sans autorité comme sans principes, battant la grosse caisse du radicalisme-socialiste avec autant de désinvolture qu'elles eussent battu toutes les autres grosses caisses politiques. Le *patron* qui, quelques semaines auparavant, avait juché sur les planches de l'Alcazar le *pupazzo* De Billing à côté du *pupazzo* Humbert, flanqué des *pupazzi* Tony Loup, Albert et Charvet, avait décidé, cette fois, que l'on ne mettrait en scène que le *pupazzo* Humbert, et il avait été fait ainsi que l'avait commandé le *patron*!.....

A la vérité, Humbert paraissait devoir faire recette, quand, à la dernière heure, M. Lagrange est venu rentrer ce *fantoche* dans sa boîte.

Tel est le caractère du scrutin du 4 Décembre.

Toutefois, les quatre ou cinq farceurs qui voudraient faire croire qu'ils sont un Comité, ont prétendu, au lendemain de la déconfiture de leur *pupazzo*, que les milliers d'abstentionnistes étaient tous de

leurs amis — les réactionnaires ne tiennent jamais un autre langage après leurs défaites électorales, — et que les voix qui s'étaient portées sur M. Bonnoit auraient assuré le triomphe de leur candidat!! Ensuite, affolés par le pressentiment de l'écrasement complet et définitif où ils courent, ils n'ont pas craint, eux qui ont repoussé toute conciliation alors qu'elle devait les rejeter dans l'ornière, de couvrir de fleurs les deux adversaires de leur candidat qu'ils avaient couverts d'ordures. « Vous êtes d'excellents républicains, leur ont-ils dit, tout aussi radicaux et tout aussi socialistes que M. Alphonse Humbert; mais pour que notre commerce puisse marcher sans encombre, pour que le RÉVEIL LYONNAIS ne fasse point faillite, pour que M. Portalis soit content, pour qu'après les Brotteaux nous puissions mettre la main sur toutes les autres circonscriptions du département du Rhône, de grâce, ô excellents républicains, ô Lagrange, ô Bonnoit, vous, Lagrange, qui n'êtes pas un *opportuniste*, candidat officiel, vous, Bonnoit, qui n'êtes pas un *Tapon-Fougas*, de grâce, daignez vous désister en faveur d'Alphonse Humbert! Nous vous considérons comme de parfaits imbéciles, mais vous aurez fait nos affaires, » et nous n'en demandons pas davantage! »

On voit d'ici la réponse que feront à cette étrange invitation MM. Lagrange et Bonnoit, et, comme conséquence, M. Bonnoit se désistant en faveur de M. Lagrange, quelle sera l'issue du scrutin du 18 décembre prochain.

Quant aux *abstentionnistes*, les sept ou huit farceurs du RÉVEIL savent mieux que personne qu'ils ne leur appartiennent pas, le chiffre de voix obtenu par M. Humbert représentant tout ce que M. Humbert pouvait obtenir.

M. Alphonse Humbert sera donc battu le 18 décembre.

Eh bien! nous ne le dissimulons pas, cet échec de M. Humbert nous réjouira et nous affligera à la fois. Il nous réjouira, parce qu'il sera la fin de la fin d'une coterie d'*exploiteurs* de candidatures; il nous affligera, parce que, par son passé et son talent, par son énergie et ses convictions ardentes, M. Humbert avait nos sympathies.

Mais à Humbert victorieux nous n'hésitons pas à préférer l'aplatissement des de sept ou huit farceurs du RÉVEIL et de leur *patron* bonapartiste.

CADET.

RAPPROCHEMENT ÉDIFIANT

On lit dans le *Nouvelliste de Lyon*, du 5 décembre 1881 :

1^o Les votants, au 21 août, étaient de 10,808; ils ne sont aujourd'hui que 8,680 : **différence en MOINS : 2,128.**

2^o Au premier tour, M. Bonnet-Duverdier obtenait 4,914 voix; M. Humbert n'en a recueilli que 4,085 : **différence en FAVEUR du premier : 829.**

On lit dans le *Réveil Lyonnais*, du 5 décembre 1881 :

Une défaite : la défaite du Comité central.

Deux cents voix de plus et le citoyen Humbert était nommé et la Guillotière avait un représentant digne d'elle; un homme énergique, un tribun de valeur, le défenseur chaleureux de l'idée républicaine.

est perdu. La Commune et le Comité central se sont mêlés à leurs derniers défenseurs. Delescluze l'a dit dans sa proclamation : « Place au peuple, aux combattants aux bras nus ! Citoyens, vos mandataires combattent et mourront avec vous, s'il le faut. »

Les élus du peuple de Paris ont pris place dans les rangs des combattants. Tous lutteront jusqu'à la dernière heure.

Les uns, quand tout sera fini, pourront échapper à leurs adversaires. D'autres mourront sur le champ de bataille ou au poteau de Satory, ce Calvaire de la Révolution du 18 mars. D'autres enfin expieront, dans les prisons, à l'île des Pins, à la presqu'île Ducos, au bagne, leur dévouement à la cause révolutionnaire. La Commune, qui comptait soixante-dix membres, laissera trente des siens tués, blessés ou prisonniers entre les mains de ses vainqueurs.

Qu'importent donc les injures, les calomnies, les ignobles accusations de la réaction. Qu'importent les réquisitoires mensongers d'un Gaveau!

Tous les soldats du 18 mars, chacun au poste que lui assignaient ses facultés, ont dignement servi et défendu ce drapeau de la Commune de Paris, qui deviendra un jour le drapeau de l'humanité.

Dans cette journée de jeudi, Delescluze avait visité les barricades de la Bastille et du x^e arrondissement. L'heure de la chute approchait. Malgré leur héroïsme, les fédérés ne pouvaient retarder que de quelques heures la victoire d'un ennemi nombreux et formidablement armé pour triompher de la résistance qu'on lui opposait.

La Commune avait perdu quarante mille de ses défenseurs tués, blessés et prisonniers. Quinze arrondisse-

ments étaient occupés par une armée de cent mille hommes. Cinquante mille hommes opéraient contre les bataillons décimés, exténués qui luttèrent encore.

Delescluze avait pris une résolution suprême. Le délégué à la guerre de la Commune ne voulait pas, ne devait pas survivre à la défaite.

A six heures, on vint lui apprendre que la barricade du Château-d'Eau, en avant du boulevard Voltaire, était menacée.

La caserne du Château-d'Eau, la rue du Temple, le théâtre Dejaret, le Cirque Napoléon étaient au pouvoir des troupes de M. de Mac-Mahon.

Derrière la barricade, les fédérés n'étaient plus abrités. Une pluie de balles et de mitraille les inondait. Réfugiés dans les maisons à droite et à gauche, ils résistaient encore aux efforts impuissants de leurs adversaires. Fauchés par la mort, ils étaient bientôt remplacés par de nouveaux combattants.

Sur ce point, il fallait arrêter l'ennemi et lui faire payer cher un triomphe qu'il avait cru facile. Il avait compté sans l'indomptable énergie des débris de la Commune.

L'armée de l'ordre, les troupes abusées par le gouvernement de Versailles devaient contempler, hélas! sans le comprendre, ce grand spectacle d'une population qui succombe pour la défense de ses droits, et dont l'agonie terrible dispute six jours durant une défaite inévitable.

Delescluze, debout sur les marches de la mairie, demanda cent hommes de bonne volonté. Il y avait là deux cents fédérés qui, depuis soixante jours, se battaient aux avant-postes. A l'appel du délégué à la guerre, tous se levèrent pour le suivre.

Delescluze, que je rencontrai à ce moment, me permit de l'accompagner.

Je fus frappé de l'aspect calme, sévère, du vieux révo-

3^o Mais, d'autre part, M. Crestin obtenait, au 21 août, 4,768 suffrages, et M. Lagrange n'en a recueilli, le 4 décembre, que 3,576 : **différence en MOINS, ou voix perdues par le Comité central : 1,192.**

4^o Enfin, M. Bonnet-Duverdier n'avait au premier tour que 146 voix de majorité sur son concurrent, tandis que M. Humbert en a 509.

Quoi qu'il en soit, l'inspecteur des pompes funèbres, candidat du Comité central, M. Lagrange, est battu.

Le Comité central vient d'expirer après une douloureuse agonie.

Au mois d'août, déjà gravement malade, il avait appelé le docteur Crestin à son chevet. L'homme de l'art n'avait pu alors le sauver, et cette dernière fois il a refusé de l'assister, comme le médecin qui n'a plus rien à faire à côté d'un cadavre à demi-refroidi.

Le Comité a su comprendre qu'il ne devait plus songer qu'à commander ses funérailles. Elles son faites : c'est le *croque mort* Lagrange qui les a conduites.

Que le Comité central repose en paix!

Il y a ballottage, le citoyen Humbert a la majorité; c'est le succès au second tour.

On ne saurait se méprendre sur la signification du vote du 4 décembre et aussi sur sa portée. Le citoyen Humbert était ouvertement un candidat hostile au Comité central, le citoyen Bonnoit était également hostile. Le Comité central est donc battu.

Nous applaudissons à sa défaite.

En résumé, le Comité central a perdu 1,300 voix en 3 mois; il ne dispose plus que de 3,500 électeurs à la Guillotière, sur un total de 14,666 inscrits et 8,870 votants.

Humbert arrive premier avec 540 voix de majorité relative; il ne lui manque que 250 voix pour dépasser la majorité absolue, nombre d'électeurs se sont abstenus, croyant son succès trop certain.

Le scrutin du 4 décembre a sonné, pour la coterie opportuniste, pour le Comité noir, le glas funéraire; le scrutin achèvera certainement nécessairement, avec ou sans M. Lagrange pour conduire le convoi.

Pieds dans le Plat

Ce n'est pas nous qui les mettons, cette fois, les *pieds dans le plat*. C'est la VÉRITÉ, de Paris, la VÉRITÉ, l'organe principal de M. Portalis, qui les y met, en la personne de M. Paul Leconte, rédacteur de ce journal, le même qui figurait naguère en troisième ligne sur les affiches de l'Alcazar à côté de M. de Billing et de M. Alphonse Humbert.

Voici en quels termes précis :

La fièvre électorale paraît avoir échauffé certaines cervelles lyonnaises au point de leur avoir fait perdre la juste notion des choses.

Le Progrès, de Lyon, n'a pas craint d'accueillir hier matin dans ses colonnes et de publier sans commentaire une proclamation d'un soi-disant comité radical indépendant ayant pour titre : *Danger bonapartiste*, et reprochant à la candidature d'Alphonse Humbert d'être défendue par la VÉRITÉ, ce qui, d'ailleurs, soit dit entre parenthèses, n'est pas la faute de M. Humbert; c'est la faute du comité de l'Alliance qui l'a choisi, du comité de l'Alliance dont la VÉRITÉ était seule dans la presse parisienne, il y a encore peu de jours à défendre les candidats.

Le Progrès de Lyon a publié cette proclamation, et il n'a pas ajouté : « C'est un mensonge! »

A quoi donc ont pensé MM. Delaroche, Mengin, Jacquier et Chéron?

De deux choses l'une, en effet : ou ils considèrent M. Portalis comme un bonapartiste et il n'aurait dû lui prêter leur concours ni pour l'administration, ni pour la direction, ni pour la rédaction du *Petit Lyonnais*, du *Peuple Lyonnais* et du *Grand Lyonnais*, ou ils ne croient pas un traître mot des sottises calomnieuses propagées contre le directeur de la VÉRITÉ par la meute opportuniste, et ils devaient mettre en garde les lecteurs du Progrès contre les insinuations de la proclamation Bonnoit, en la faisant suivre de ces mots : « c'est un mensonge! »

M. Paul Leconte a raison : « La VÉRITÉ était seule dans la presse parisienne, il y a encore peu de jours, à défendre les candidats de la *pseudo-Alliance*. »

Elle était seule, par cette raison qu'elle était seule intéressée à défendre ses candidats, parce qu'elle était seule à préparer l'éclosion du RÉVEIL LYONNAIS avec de l'argent de son maître et seigneur, M. Portalis.

Et il est même certain qu'elle serait restée seule à défendre les candidats de la *pseudo-Alliance* et de M. Portalis, si les autres journaux radicaux de Paris ne s'étaient laissés abuser sur le *radicalisme-socialiste* de la *pseudo-Alliance* et du RÉVEIL LYONNAIS.

Nous ne ferons pas un reproche à M. Paul Leconte d'avoir oublié, dans la nomenclature des journaux de Lyon subventionnés par son maître et seigneur, de citer le RÉVEIL. C'était mettre les *pieds dans le plat* de M. Humbert, et, pour la circonstance, M. Portalis n'a voulu que jouer cette mauvaise farce au Progrès et au PETIT LYONNAIS.

Il est des silences éloquentes. Celui de M. Paul Leconte est de ceux-là.

En ce qui concerne le *bonapartisme* de M. Portalis, il est certain manifeste de 1872, en faveur du prince Napoléon, signé « Portalis » qui ne permettait ni à M. Delaroche, ni à M. Mengin, ni à M. Jacquier, ni à M. Chéron d'écrire : « C'est un mensonge! »

J. M.

LE « COUP DE LA DÉPÊCHE »

Le « coup de la dépêche » c'est comme qui dirait le « coup du lapin », un « coup » par derrière, un « coup » à l'usage des boxeurs malheureux qui se sentent perdus.

Jourde est tombé sous l'un de ces « coups. »

Il lui est arrivé en pleine réunion de l'Elysée, au moment où, malgré la présence d'innombrables figurants, enrochés par la *pseudo-Alliance*, et n'appartenant pas à la circonscription de la Guillotière, il était en train de terrasser son adversaire Humbert sur le terrain de la discussion des principes et des théories sérieuses, pratiques, techniques, étrangères aux questions de boutique, c'est-à-dire de Comités.

D'aucuns qui ne savent rien de la loyauté de Jourde, s'amusaient à prétendre que ce « coup » n'était qu'une parade de salle, destinée à épater les naïfs électeurs; qu'elle était étudiée, convenue, combinée, réglée d'avance, à la minute précise, au mieux des intérêts des deux adversaires amis, celui-ci s'inclinant devant celui-là, sauf à prendre sa revanche à une époque plus ou moins éloignée.....

Nous n'en croyons rien. Humbert pouvait être dans la confiance : Jourde n'y était pas, nous en sommes convaincus.

Mais on avait bien calculé le « coup. » La « dépêche » devait arriver pendant la réunion, elle devait prendre Jourde à la gorge, lui faire perdre la tête, le renverser, l'assommer.....

Si Jourde eût conservé son sang-froid, s'il eût paré le « coup », s'il eût compris qu'il avait été machiné dans les bureaux du RÉVEIL LYONNAIS, Jourde aurait été, dimanche, le député de la 3^e circonscription du Rhône, les gens du RÉVEIL ayant bien compris que Jourde ne pouvait être terrassé que par un « coup du lapin ou de la dépêche. »

Dans la partie engagée, Jourde avait, en effet, quatre atouts en main. Il avait pour lui tous les groupes avancés du Comité central qui avaient renié l'élément bourgeois, et il avait, en outre, les groupes de l'Alliance qui n'accepteront jamais l'humiliation d'être menés en laisse par les Portalis, les Tony Loup, les Albert et les mystérieux Letellier, musiciens à écus, pincant de la guitare socialiste pour dauber les prolétaires gobeurs.

En dépit de la *claque* des réunions publiques qui formaient à peu près tout le contingent des fidèles du RÉVEIL, Humbert n'avait conservé pour tout prestige qu'une facilité d'élocution, trop commune à trop d'avocats de la Chambre, superficielle, primesautière, absolument creuse le plus souvent, et l'aurole du bague pour la défense de la République. Ce dernier prestige valait mieux que l'autre, mais, en somme, il était insuffisant.

lutionnaire. Sa mise correcte tranchait sur le désordre des vêtements de ceux qui l'accompagnaient.

Frais rasé, il portait une chemise éclatante de blancheur, retenue par trois boutons en or; son chapeau de soie noire était irréprochable. Un pardessus de demi-saison recouvrait une redingote noire, boutonnée soigneusement dans toute sa longueur. Les bottines étaient fines et élégantes.

Il marchait impassible sur le côté gauche du boulevard Voltaire; sa démarche crâne et décidée ne sollicitait que par saccades régulières l'appui d'une canne à pomme d'or, qui servit plus tard à le faire reconnaître.

Pour mourir, Delescluze avait retrouvé toute sa force, toute sa virilité; il avait fait soigneusement, coquettement, sa dernière toilette.

Sur notre route, dans une petite charrette traînée à bras, nous reconnûmes Lisbonne, ce fou de courage et de témérité, que l'on rapportait les deux cuisses broyées par un éclat d'obus.

Plus loin, nos collègues Theisz et Avrial ramenaient, sanglant, blessé à mort, le brillant publiciste, notre cher et courageux Vermorel, qui n'avait pas voulu, non plus, survivre à la chute de la Commune, et répondait par cette fin volontaire aux attaques et aux calomnies dont il avait été l'objet. Deux jours auparavant, il avait prononcé sur la tombe ouverte de Dombrowski un éloquent discours d'adieu.

Après avoir franchi le boulevard Richard-Lenoir, les hommes qui nous suivaient durent marcher en tirailleurs sur les trottoirs. Les halles sifflant avec rage balayaient la chaussée. En approchant de la barricade, la fusillade redoublait d'intensité.

Pour traverser les petites rues qui aboutissent au boulevard Voltaire, les fédérés devaient courir pour éviter le feu de l'ennemi qui occupait les flancs de notre dernière position de ce côté.

La barricade Richard-Lenoir, élevée à 400 mètres en arrière du Château-d'Eau, nous protégeait contre nos adversaires et les empêchait de nous tourner complètement.

Delescluze, du même pas grave et mesuré, marchait, sans se soucier des projectiles qui éclataient autour de lui, dans la direction de la barricade. De chaque côté de celle-ci les maisons d'angle brûlaient; leurs débris s'écroulaient dans un crépitement sourd, dans une gerbe de flammes, sur la barricade abandonnée. Dans les maisons voisines, les fédérés soutenaient, contre un régime de ligne, une lutte désespérée; véritable duel. D'un côté, le nombre, la force inconsciente; de l'autre, une poignée d'hommes résolus à mourir.

Nous étions arrivés à vingt mètres de la barricade. Je suppliai Delescluze de s'arrêter, mais en vain. Ceux qui voulaient le suivre tombèrent autour de lui.

Sans hésitation, sans précipitation, Delescluze s'engagea dans le chemin couvert de la barricade.

Il avait écarté son pardessus. Sur sa poitrine découverte, l'écharpe rouge à frange d'or de membre de la Commune le désignait, comme une cible, à l'ennemi massé à deux cents mètres.

Le feu des Versaillais redoubla d'intensité. Delescluze put faire quelques pas encore sur la place du Château-d'Eau.

Devant nous le soleil disparut, se voilant dans des nuages d'or et de pourpre.

Quelque chose comme un déchirement immense, lugubre, se fit entendre.....

Delescluze venait de tomber foudroyé!

Francis JOURDE.

Jourde, de son côté, avait en revanche sur lui, l'avantage de l'exercice du pouvoir avec tout son cortège de sacrifices, de souffrances, d'abnégation et d'honnêteté exemplaires, de transportation, d'exil, de grande habileté oratoire, tempérée par la possession de soi-même, et surtout d'une véritable science économique dont son adversaire Humbert, — il ne l'a que trop prouvé en réunions publiques, — ignore jusqu'aux premiers éléments.

Aussi, les gens du RÉVEIL LYONNAIS n'ont-ils pas négligé le « coup de la dépêche » auquel les membres de l'Alliance républicaine-socialiste de Paris, — du moins ceux des signataires qui ont une surface et une valeur politiques, — ne se fussent certainement point prêtés, s'ils eussent connu quels étaient les instigateurs de la manœuvre et le véritable caractère de la candidature de leur coréligionnaire combattue par le reconnaissant M. de Rochefort de Luçay et par M. Portalis.

Bibi.

Labre et Marie

De jubilation en jubilation !

Jubilé de Labre, lampions de Marie...

Le monde catholique est en liesse.

Les libres-penseurs sceptiques se moquent, avec des sourires d'indifférence, et de la canonisation de Labre-le-Pouilleux et des lampions de la Vierge-Marie.

Ils disent : Les catholiques de bonne compagnie qui fréquentent les bains de propreté et qui ont l'habitude de faire eux-mêmes leurs enfants, se détachent, petit-à-petit, d'une religion qui sanctifie la crasse et défie la... génération spontanée.

Et ont tort. La sanctification de Labre due aux jésuites, comme le dogme de l'Immaculée-Conception, grotesque en apparence, est un nouveau moyen de domination ajouté aux autres moyens de domination.

En sanctifiant Labre, l'Eglise dit aux catholiques : « Donnez-moi tout ce que vous possédez, vivez dans le dénuement, dans la misère, vous serez semblables à Labre, que ses poux ont conduit au Ciel. »

En opérant la multiplication des lanternes

véniennes, pour célébrer la *virginité-mère*, l'Eglise dit aux catholiques : « Tandis que les lumières de la Science ne font que rendre chaque jour plus évidents tous les mensonges et toutes les supercheries de nos doctrines liberticides, protestez par vos lampions, en faveur du plus ridicule de tous les dogmes. »

Et pour le jubilé de Labre et pour les lampions de Marie, les catholiques lyonnais ont répondu : Amen !

Le jour où les lampions de Marie, considérés comme une atteinte à la liberté de conscience, à la raison et à la dignité humaine, seront condamnés à ne point briller en dehors des églises ; le jour où les disciples de Labre pourront conserver leurs poux, mais ne pourront pas déshériter leurs parents au bénéfice de l'Eglise catholique, apostolique et romaine, ce jour-là, nous imiterons les libres-penseurs sceptiques qui se moquent de la canonisation de Labre et des lampions de Marie, *conçue sans péché* et *mère sans...* XXX.

HISTOIRES VRAIES

IV

LE COMBLE DE LA MYOPIE

Ce qu'on pourrait appeler le comble de la myopie :

Nous roulions depuis le matin, mes camarades de grandes-manœuvres et moi, sur la ligne de Gap à Lyon, quand, le train s'arrêtant, le conducteur, de sa voix dolente, nous jeta le nom de la capitale de l'Isère. Il n'avait pas achevé, que déjà nous étions en bas, nous étirant voluptueusement les membres que nous avions quelque peu brisés. De là au buffet, nous ne fîmes qu'un saut. Le temps de ne pas pouvoir nous faire servir et nous remontâmes en wagon.

Pendant notre courte absence, deux ou trois nouveaux voyageurs étaient installés, parmi lesquels je remarquai, non sans une douce surprise, une adorable petite brune aux yeux pudiquement baissés, aux mains et

aux joues chastement colorées ; tout cela surmonté d'un soupçon de bonnet blanc coquettement posé sur de magnifiques cheveux noirs.

Le hasard (voilà bien de ses coups) me fit placer juste en face de la nouvelle et jolie voyageuse, ce qui me donna l'occasion d'oublier ma fatigue, mes camarades et le morceau de pâté froid que je réservais aux exigences de mon estomac.

Elle me plaisait singulièrement, cette nouvelle compagne de voyage...

Un jour plus que douteux et le peu de largeur entre chaque banquette n'étaient certes pas faits pour calmer ce commencement d'incendie.

La jolie fille, elle pouvait avoir une vingtaine d'années, levait de temps en temps les yeux, pour voir sans doute à quel genre de compagnon elle avait affaire, lesquels à ce moment ne chantaient pas des cantiques à la vierge conçue sans pécher, je vous assure...

Vivement intrigué, je me décidai, au bout d'un moment, à lui adresser quelques mots d'excuse au sujet d'une prétendue maladresse que je n'avais pas commise ; enfin, commise ou non, la glace était rompue.

Elle m'apprit, d'une voix très douce, qu'elle était en service à R... chez une vieille dame, veuve d'un ancien juge-de-peace, et qu'elle y descendait.

Je calculai mentalement le peu de temps qui nous séparait de cette station, et j'en vins à désirer très sérieusement un embarras quelconque de la voie, ce qui m'eût permis de continuer plus longtemps une conversation à laquelle je prenais un goût tout particulier.

J'avais une sérieuse toquade pour ces chastes rougeurs.

Enfin deux complices, un tunnel et ma perversité, me firent prendre une main sur laquelle je posai, sans bruit, un rapide baiser...

La victime de ce larcin n'eut pas même le temps de s'indigner, car la station de R... n'était plus qu'à quelques centaines de mètres et déjà le sifflet criait douloureusement à mon oreille.

Le train s'arrêta. La brune fille, avec une hésitation très visible, fit un mouvement

pour se lever ; elle se leva... Et je sentis perler sur mon front quelques gouttes brûlantes.... Je restai afféré, stupéfait : j'avais devant moi une petite femme pas plus haute que ça, abominablement bossue ; mais bossue à faire bondir Chaillier, le chanteur de tyroliennes. Ma vue et mes idées devinrent très vagues... Cette malencontreuse bossue prit, en moins de dix secondes des proportions inouïes, gigantesques. Ma gorge devint très sèche.

Je ne sais si elle s'aperçut de mon dépit, mais elle descendit rapidement, et d'un pas saccadé, fiévreux, sans tourner une seule fois la tête, sans m'adresser un seul regard, elle tourna la station, puis disparut.

Comment n'avais-je pas vu cet *accident de formes* ? Par quel moyen avait-elle pu, à ce point, dissimuler ce *cheveu* dans mon existence ? Je me le demande encore.

Eh bien, franchement, le premier moment de stupeur passé, je ne fus pas trop fâché du baiser que je lui avais pris. C'était sans doute le premier qu'elle recevait et peut-être le dernier qu'elle recevra, la pauvre fille !

ONÉSIPHORE.

SOCIÉTÉ FRATERNELLE DE LA RÉSERVE ET DE LA TERRITORIALE

Siège social : 6, Rue d'Amboise
LYON

Tous les soirs, de 8 à 10, concours de tir à la carabine et au pistolet (25 centimes la balle), six prix sont attribués à ces concours.

Les leçons d'escrime continuent comme par le passé, le prix est toujours de deux francs par mois pour l'abonnement ou de 20 centimes par leçons. Tous les samedis, assaut. Les nouveaux adhérents peuvent se faire inscrire tous les soirs.

Le Président : VACHEZ.

Le Directeur-Gérant, J. MICHAUD.

Imp. BEAU Jeune et C^{ie}, r. de la Pyramide, 3, Lyon.

La Sécurité

MOBILIÈRE

COMPAGNIE D'ASSURANCES

CONTRE LES VOLS

25, Rue St-Augustin, 25

PARIS

Cette Compagnie a pour objet de rembourser les pertes éprouvées par suite de vols.

On demande des Agents pour la France et l'Etranger.

BUREAU de PLACEMENT
POUR LES EMPLOYÉS
ET DOMESTIQUES
des deux Sexes

M. A. PRABEL

Directeur

PLACE

Morand

15

LYON

INDICATEUR LYONNAIS AUTORISÉ
Sont logées
GRATUITEMENT
et placées dans les 24 heures
Inutile de se présenter
si l'on n'est porteur de
Bons CERTIFICATS
ou des Renseignements à Lyon

DESSIN ET GRAVURE

ARTISTIQUES

SUR BOIS

Clichés en cuivre
et en plomb

S. MAGDELIN

1, QUAI D'OCCIDENT, 1

LYON

PUBLICITÉ sur EMAIL

9, Rue des Marronniers, 9.

A. FRÉMIOT

Spécialité d'Émaux sur fonte, tôle et cuivre. — Plaques indicatrices pour rues, numéros de maisons. — Cœurs et inscriptions funéraires. — Étiquettes pour pharmacie, boucherie et liqueurs.

CADRANS-COMPTEURS POUR TOUTE INDUSTRIE

Dépôt Général de l'Eau Vénézuélienne, pour le nettoyage des Meubles et Boiseries sans altérer les Vernis.

LE SAVON PHOENIQUE

DE L. FOUGEROUX, DE LYON

Se recommande par son principe anti-épidémique. Il opère avec succès contre les engelures, crevasses, coupures, boutons, et toutes maladies de peau provenant de l'acreté du sang.

Indispensable dans la toilette intime ; il préserve des maladies contractées surtout en voyage par le contact des linges ou objets malpropres.

En vente chez les Pharmaciens, Herboristes et Parfumeurs.

Bateaux à Vapeur
GLADIATEUR

Service d'été à dater du 24 Mai 1881

TRANSPORT DE VOYAGEURS

ET MARCHANDISES EN GRANDE VITESSE

Départs de

Lyon pour Avignon

Tous les Mardis, Jendis et Samedis

à 6 heures du matin

Desservant Valence et tous les ports

intermédiaires

De Lyon pour Valence

Le Lundi, à 9 h. du matin

De Lyon pour Serrières

Desservant Givors, Vienne, Condrieu

Chavanay et Beaulieu

Tous les Dimanches, à 8 h. du matin

Aller et retour dans la même journée

Billets d'aller et retour valables pour 45 jours. — Renseignements, Bureau de la Compagnie, port de la Charité, au ponton, en face de la place Bellecour.

AVIS. — Le port d'embarquement est

quai de la Charité, près le pont de la Guillotière.

MAYER FILS, PÉDICURE

TOILE RÉSOlUTIVE SOUVERAINE CONTRE LES CORS

SUCCÈS CERTAIN — La Boîte : 1 fr. — SUCCÈS CERTAIN

18, Rue Mulet, LYON

PHOTOGRAPHIE

Genre Camée

IMITATION EMAIL

Alph. BERNOUD

MÉDAILLÉ ET BREVETÉ

S. G. D. G.

2, Rue des Archers, 2

LYON

On opère par tous les temps

PORTRAITS APRÈS DÉCÈS

Maisons à Naples, Florence et Livourne

BREVETS
MARQUES DE FABRIQUES
FRANCE
ETRANGER
Lépine
Juguen
MAISON CRÉE 1856

De 9 heures à 11 heures, RENSEIGNEMENTS sur toutes les lois françaises et étrangères, Brevets, Patentes, Dépôts de marques, modèles et dessins de fabrique. Pièces à fournir, Taxes, etc.

RECHERCHES des antériorités. Copies de brevets antérieurs ou déchus. Rapports et Avis motivés pour procédure en contrefaçon, etc. — ETUDES pratique des inventions. Dessins et devis pour la construction des machines, appareils, etc. — VISITES D'USINES. Conseils légaux ou industriels. — ENVOI de RENSEIGNEMENTS SPÉCIAUX et TARIFS.

Bureau des Brevets d'invention : 66, Avenue de Saxe, 66
Près le cours Morand

BRASSERIE DU TÉLÉGRAPHE

LYON, 3, Rue de Jussieu, 3, LYON

Près de la place de la République et du Télégraphe

LOUIS ROUSSEL

RESTAURANT AU PREMIER — SALONS

Services à la Carte, Prix modérés

BIÈRE et CONSOMMATIONS de PREMIER CHOIX

CHOUROUTE ET CHARCUTERIE DE STRASBOURG

Etablissement recommandé à MM. les Voyageurs